

## "Le plaisir du vide. Approche psychanalytique des relations aux vertiges chez les grimpeurs et les alpinistes".

(Article paru in *Corps et Culture / plaisirs du corps, plaisirs du sport*n°2, 1997, 31-44)

**Eric Deleseuleuc**

### **Résumé :**

Il est courant aujourd'hui, en France, d'affirmer l'autonomisation de l'escalade contemporaine (qualifiée de libre) par rapport à l'alpinisme. En effet, il y a vingt ans l'escalade en falaise était une école permettant l'apprentissage des gestes, du langage et des techniques propres à l'alpinisme. Après 1975, les falaises sont devenues le territoire d'un jeu nouveau qui ne se réfère plus à la haute montagne et dont les significations sont redéfinies.

Au cours de ces processus sociaux de redéfinition les critères de délimitation de ces activités ont changé. La géographie de la verticalité s'est complexifiée. L'équation qui affirmerait que l'alpinisme se déroule en montagne alors que l'escalade libre investit les falaises n'a pas, ou n'a plus, de pertinence concrète.

Les critères objectifs permettant de définir ce que sont aujourd'hui l'alpinisme et l'escalade n'existent pas. Seuls les acteurs peuvent nous permettre de déceler les principes définitionnels de leurs activités. C'est pourquoi, à partir de l'approche psychanalytique de Danielle Quinodoz portant sur les vertiges et leurs relations avec les plaisirs du corps, je propose une définition de ces activités physiques qui se fondent, semble-t-il, sur des formes distinctes de vertige et donc sur des rapports différents au plaisir.

**Mots clés :** Alpinisme, Escalade libre, Plaisir, Vertige

### **Abstract :**

Free climbing is generally considered today, in France, to be a separated activity from "alpinisme" (mountain climbing).

Twenty years ago, cliff climbing was a stage over apprenticeship in which the movements, language and technics of mountain climbing were learned. After 1975, cliffs have become the territory of a new game which no longer makes reference to high mountain and in which meaning have been redefined.

In the course of the process of redefinition, the delimiting criteria for these activities have changed. Vertical geography has become more complex. The equation which used to state that "alpinisme" is something that happens in the mountains, while free climbing takes place on cliffs is no longer valid. There are no objective criteria which can distinguish what is "alpinisme" and what is climbing today. Only those who take part are able to help us to discover the defining principles of their activities. That's why, using the psychoanalytical approach of Danielle Quinodoz about vertigo and this relationship to body pleasures I'm proposing a definition of these physical activities which are based on different forms of vertigo and then on different pleasure basements.

**Key words :** Mountain climbing, Free climbing, Pleasure, Vertigo

## **INTRODUCTION**

D'évolution en révolution, l'escalade contemporaine ne cesse d'affirmer ses diverses modalités de pratique. "On grimpe partout" et "à chacun ses règles du jeu" semblent être les leitmotivs dominants. L'escalade est, en effet, devenue une pratique commune. On grimpe en montagne, en falaise, en bloc, sur mur artificiel en plein-air ou en salle, à l'école ou pendant les vacances, sur les ponts. On grimpe dans les greniers, les garages, les caves voire les chambres à coucher sur ce que les grimpeurs appellent des "pans". L'unité de mesure de la pratique varie selon ces divers lieux. Elle se décline en unité, dizaine, centaine, voire millier de mètres, en nombre de jours en paroi, en nombre de faces enchaînées, en nombre de voies, en nombre de vols, en nombre d'essais, en nombre de "à vue", ou encore en nombre de gestes et de mouvements (cette liste n'est pas exhaustive). Enfin, de la Jordanie en passant par la Thaïlande et les États-Unis nulle contrée au monde n'est épargnée par l'engouement du cheminement vertical.

Cette multiplicité des formes d'escalade est attribuée à ce que Jean-Claude Droyer (1991 : 22) appelle "la révolution libériste". Celle-ci est censée caractériser la rupture qui, depuis les années 1970/1975, semble être consommée entre l'alpinisme et l'escalade "libre".

Les liens qui unissaient l'alpinisme et l'escalade paraissent, en effet, rompus (1).

Pour Christian Pociello (1984), l'apparition de cette nouvelle modalité "libératrice" de l'escalade doit être replacée à l'intérieur d'une analyse globale de l'espace sportif dont il souligne un modèle particulier d'évolution : "la californisation". Olivier Hoibian (1995), pour sa part, en accord avec ce courant de pensée structuraliste, pense que cette nouvelle modalité permet à l'escalade d'intégrer le processus de sportivisation des pratiques physiques. Pour Jean Corneloup (1993), l'apparition de l'escalade libre caractérise une rupture micro-sociale qui correspond aux bouleversements macro-sociaux qui traversent la société contemporaine. Elle est, selon lui, la traduction, au sein d'une pratique particulière, de la dynamique de la post-modernité à l'origine de nouvelles formes du lien social.

Ces différentes approches privilégient, comme objet d'étude, le groupe des grimpeurs (Droyer J.-C., 1991), la tribu (Corneloup J., 1993) ou encore l'espace social des pratiques sportives (Pociello C., 1984 ; Hoibian O., 1995).

Il est cependant possible d'analyser ce phénomène d'autonomisation des pratiques de l'escalade libre vis-à-vis

de l'alpinisme en se centrant non plus sur le groupe mais sur l'individu ; particulièrement en étudiant les fondements des plaisirs ressentis par les pratiquants de ces deux activités au travers d'une approche psychanalytique. C'est l'analyse que je propose ici en m'appuyant principalement sur les travaux récents de Danielle Quinodoz (1994) qui mettent en évidence les liens existant entre le plaisir et le vertige. L'alpinisme et l'escalade sont, en effet, communément perçues en tant que jeux de vertige (Caillois R., 1967). Pourtant, c'est l'hypothèse ici formulée, ces deux activités, qui longtemps n'en ont fait qu'une, ne se fondent plus, aujourd'hui, sur les mêmes formes de vertige et donc sur les mêmes formes de plaisirs.

## 1) DES VERTIGES AUX PLAISIRS

"Oh, moi je ne peux pas faire d'escalade ; j'ai le vertige. Alors... pensez bien. l'alpinisme...!" me répond Marc, déjà à demi effrayé, lorsque je le questionne à propos d'une éventuelle participation à ce style d'activité. Cette seule évocation suffit à produire chez lui la sensation du vide. Ce "Moi j'ai le vertige" résume la représentation (Moscovici S., 1991 ; Jodelet D., 1991), la forme (Maffesoli M., 1985) ou encore le type (Schutz A., 1987) dans lesquels sont communément inscrites les pratiques qui mêlent le corps et la verticalité.

### 1.1) LA PLURALITE DES FORMES DE VERTIGE

Pourtant, précise Danielle Quinodoz (1994), il n'y a pas un vertige mais des vertiges ou, à tout le moins, des formes distinctes de vertige.

Bien entendu, il existe un vertige qui puise ses causes dans les atteintes des systèmes sensoriels (troubles de l'appareil opto-cinétique, de l'appareil proprioceptif et de l'appareil vestibulaire). Mais ce type de vertige d'origine somatique n'est que rarement la source de la peur du vide.

Le type qui nous intéresse ici est d'origine psychique. Il se décline sous plusieurs formes.

Les psychanalystes s'intéressent aux relations entretenues par les individus avec les objets (2) qui constituent leur environnement. Lorsque celles-ci sont pathologiques, elles génèrent certaines formes d'angoisses. Pour Danielle Quinodoz (1994), les différentes formes de vertiges sont symptomatiques des diverses formes que prennent les pathologies de la relation. En effet, dit-elle, l'angoisse ainsi générée s'actualise et s'incorpore sous la forme d'un vertige. Par exemple, lorsqu'une personne entretient une relation de type fusionnel avec un objet (c'est-à-dire lorsque cette personne n'opère pas de mise à distance entre elle et l'objet), elle développe une angoisse d'anéantissement et d'engloutissement dans cet objet. Cette angoisse peut s'actualiser physiquement chez l'individu qui a la sensation, par exemple, d'être "englouti" par le divan de son psychanalyste, d'être "ingéré" par l'ascenseur, ou encore d'être "avalé" par son ou sa partenaire lors de la relation sexuelle. C'est ce que l'auteur nomme un "vertige par fusion".

Elle recense ainsi sept formes de vertige qui sont liées à autant de types de relations pathologiques à l'objet (3).

Le "vertige par attirance du vide" est une des formes qui nous intéressera ici. Il apparaît lorsque le processus de différenciation entre l'individu et l'objet s'est amorcé. Celui-ci perçoit l'existence d'un espace entre lui et l'objet désiré. Cependant, ce vide extérieur est perçu au travers d'une projection du sentiment de vide intérieur. L'angoisse ainsi générée n'est plus de l'ordre de l'anéantissement mais de la chute dans cet espace. La forme de vertige qui lui correspond est, par exemple, vécue par les personnes qui ne peuvent s'approcher au bord d'un précipice et expliquent ce fait par un irrésistible désir de sauter dans le vide.

### 1.2) VERTIGINEUX PLAISIRS

Le vertige est symptomatique d'une angoisse. Pourtant, il est de la même façon source de plaisir. "A chaque forme de vertige correspond une forme de plaisir" (Quinodoz D., 1994 : 125). Pour l'auteur, les plaisirs ressentis lors de pratiques corporelles sont, pour partie, fondés sur un rapport au vertige (4). Lorsque l'individu développe une relation pathologique à l'objet, il ressent une angoisse qui s'incorpore dans des sensations de vertige qui l'incommodent dans sa vie quotidienne. Lorsqu'il dépasse ce niveau pathologique, il éprouve du plaisir en se mettant physiquement dans la situation de ressentir la forme de vertige afférente au type d'angoisse qu'il développait, mais qu'il sait ou qu'il sent pouvoir maîtriser et contrôler.

A partir de cette perspective, une activité comme la plongée sous-marine pourrait être mise en relation avec un vertige par fusion, tellement est en jeu, au dire des plongeurs eux-mêmes, le sentiment qu'il ont de s'anéantir dans l'élément marin. De la même façon, le delta-plane et le parapente semblent, pour leurs pratiquants, se fonder sur la symbiose qui s'opère avec le milieu qui les accueille. "Moi, quand je vole, je suis un oiseau. Le plus dur, après, c'est de retrouver la terre" dit Michel (parapentiste). Le parachutisme, par contre, ne participe peut-être pas de la même forme de vertige. Il serait, semble-t-il, fondé sur un "vertige par lâchage" tant sa problématique est celle de se jeter dans le vide (5).

## 2) LES FONDEMENTS DES PLAISIRS DE L'ALPINISME ET DE L'ESCALADE

L'alpinisme et l'escalade, comme toutes les activités physiques de loisir, mettent en jeu des plaisirs du corps. Cependant, malgré les liens qui les unissent, elles semblent ne pas se fonder sur les mêmes formes de vertige.

## 2.1) L'ENJEU DES LIMITES EN ALPINISME

L'alpinisme fonctionne en vertu de deux principes. Paul, alpiniste, les résume ainsi : "Tu fais de l'alpinisme à partir du moment où il y a un objectif qui est la réalisation d'un sommet. Mais, en plus, il y a une notion d'engagement, une notion de risque qui est franchement importante.. sauf que tu ne peux pas tomber". "atteindre le sommet" et "ne pas chuter". Ces deux postulats fondent les pratiques de l'alpinisme en précisant la direction ascensionnelle.

"Monter. Sommet. Une idée simple" écrit LuisFraga (1983 : 89). L'équation de l'alpinisme est rudimentaire. Pourtant, c'est à l'intérieur de cet intervalle, compris entre le moment où il décide de monter et l'instant où il atteint le sommet, que tout se joue pour l'alpiniste. C'est dans cet intervalle que s'installe, entre lui et l'objet de son désir, une logique d'affrontement.

L'alpiniste se bat (6). Il dépasse une à une les limites qui s'imposent à lui et qui s'interposent entre sa volonté et l'objet de sa convoitise.

Il se heurte à ses propres limites. "Des fois tu en as marre, t'en peux plus, mais il faut y aller quand même" souligne Alain. Quelquefois, il se heurte aux limites de son compagnon de cordée comme le raconte René Demaison (1973) dans son ouvrage sur les Grandes Jorasses.

De temps en temps, ces limites menacent d'être atteintes comme l'écrit LuisFraga (1983 : 91) à propos de son compagnon : "Reinhardt arrive à l'arête finale où les difficultés techniques diminuent. Mais le vent le retourne, il rentre au relais, en pleurant.Ecroulé. Il a surpassé ses limites, c'est fini". Pourtant, ils poursuivent et, comme le précise la légende d'une photo accompagnant le récit, ils "échapperont à la mort duFitz Roy" (Ibid.).

Les alpinistes affrontent le mauvais temps, l'orage, la tempête, la neige, le froid, le manque de nourriture, le manque d'eau, le manque de sommeil, le manque d'espace, le manque de matériel, le manque de force, le manque de moral..., mais coûte que coûte, ils continuent. "Il faut sortir", "il faut passer", "il faut foncer" (7) disent-ils pour caractériser le sens de leurs efforts vers le sommet.

Tout ce qui se joue entre la volonté de monter et le sommet permet à l'alpiniste de "se mesurer à quelque chose" dit Patrick. "Dans l'alpinisme, précise-t-il, il y a une notion de défi, le fait de se prouver qu'on est capable de le faire".

Le sommet atteint, l'alpiniste sort de cette logique d'affrontement. Il a atteint la "limite indépassable" (Quinodoz D., 1994 : 149) qui donne sens à son combat qui, sans ce repère, s'épuiserait dans une quête infinie. Dès lors, il peut laisser libre cours à son lyrisme. Son discours, une fois le sommet atteint, change de registre. Le récit de Karl Rheinhardt illustre ce fait. Après avoir évoqué la mort et Charon, après avoir décrit l'angoisse et les risques partagés avec son compagnon il dépeint son arrivée au sommet : "Le soleil sort, rouge intense..[.] Tout ce que je voulais voir, je le vois maintenant. LeCerro Torre et l'infinité de montagnes. Le temps est très bon et je suis en haut. [..] Je regarde les milliers de montagnes qui m'entourent. Toutes sont plus basses que moi. Il n'y a plus rien à conquérir. Devant moi, un océan de paix.Etre libre !" (cité parFraga L., 1983 : 93). Karl Rheinhardt souligne ici la fonction symbolique du sommet. Il est le signe de la fin de l'expansion du moi qui lui permet, au sens propre comme au sens figuré, de redescendre sur terre.

L'alpinisme est un jeu d'exploration dans lequel chacun cherche à "se heurter contre les limites de l'objet pour percevoir ses propres limites" (Quinodoz D., 1994 : 149). A ce titre, l'alpinisme participe du phénomène décrit par cet auteur. L'alpiniste, en effet, puise du plaisir dans l'assouvissement du "[.] désir de repousser ses limites au maximum jusqu'à sentir la limite indépassable, c'est-à-dire là où l'expansion s'arrête [..]" (Ibid.). Ce point ultime, nous l'avons vu, est matérialisé par le sommet. Celui-ci est la frontière indépassable à laquelle se mesurent leurs propres limites. Il est à la fois le but, le cadre du jeu et le signe de la fin de l'affrontement. Comme l'analysant décrit par Danielle Quinodoz, l'alpiniste est mu par un désir d'expansion du moi à ses limites dans l'espoir de se sentir exister. "Le plaisir [fondé sur le vertige par expansion], écrit-elle, va intervenir lorsque, n'accordant plus une toute-puissance à l'expansion de leur moi, ils peuvent se permettre des moments d'expansion du moi qui ne risquent plus de tourner en hémorragie narcissique" (Ibid.). Un des plaisirs de l'alpinisme paraît donc bien être de cet ordre et être fondé sur cette forme spécifique du vertige : le "vertige par expansion".

## 2.2) L'ATTIRANCE DU VIDE DES ALPINISTES

L'expansion du moi de l'alpiniste a une limite précise, le sommet, et, semble-t-il, un espace défini : le vide. "Dans l'alpinisme, il y a une notion de hauteur, de vide. Plus tu montes, plus il y a du "gaz" [du vide]" explique François.

L'alpinisme est un jeu avec le vide. Pourtant celui-ci est tenu à distance. Contrairement au grimpeur en falaise, l'alpiniste flirte avec le vide, il le cotoie mais jamais il ne consomme la relation (Lorsque c'est le cas, c'est un accident). Le grimpeur tombe, se jette, vole, l'alpiniste refuse cette éventualité. François dit à ce propos : "Dans l'alpinisme, il y a un engagement. Tu dois y aller, même sans protection, mais tu n'a pas le droit de voler [tomber]. La chute est interdite".Frédéric précise : "La chute en montagne, c'est pas pareil qu'en falaise. Tu peux pas tomber... tu sais pas ce qui peut arriver.. ça peut être la mort..".

Les liens qu'entretient l'alpiniste avec le vide qui l'entoure sont ambigus et contradictoires. Tout est fait pour

qu'il y ait un risque de chute ; chute de pierre, de sérac, avalanche, rocher branlant, pitons peu sûr et parcimonieusement utilisés, recherche des limites physiques et morales etc...

Pourtant, le plaisir ne réside pas, stricto sensu, dans la proximité du risque. Il est inhérent à la maîtrise de la situation ainsi mise en place. Le plaisir, justement, est de se sortir de cette situation. Il n'y a pas de plaisir sans prise de risque mais celui-ci n'apparaît que dans la mesure où l'alpiniste a su tout mettre en oeuvre (son expérience, sa compréhension des lois de la montagne (8), sa force, son intuition, sa résistance physique et morale, etc...) pour éviter la matérialisation de ce risque, c'est-à-dire la chute.

Cette relation dialectique entre la proximité de la chute dans le vide et la maîtrise de la situation qui génère des sentiments de plaisir aux pratiquants de l'alpinisme ressemble fort à ce que décrit Danièle Quinodoz (1994 : 146) à propos du vertige par attirance du vide. L'alpiniste, comme l'analysant dont elle décrit le cheminement, "désidéologise le vide insondable, [qui] perd sa toute puissance magique ; le vide, devenant alors un espace, se met à prendre des limites, des formes et à répondre à des lois que le patient peut apprendre et connaître. [Il] aura alors un grand plaisir à se lancer dans le vide en sachant qu'il y trouvera un espace". L'alpiniste aurait ainsi dépassé l'angoisse générée par le fantasme d'aspiration. Et, dès lors qu'il n'est plus prisonnier de ce fantasme, c'est-à-dire qu'il ne développe plus l'angoisse de chuter dans l'espace perçu entre lui et l'objet de son désir, l'alpinisme peut ressentir du plaisir à coté du vide et le risque de chute. Il peut à son gré se mettre en situation d'être aspiré par le vide tout en sachant qu'il contrôle ce risque en s'interdisant toute chute.

### 2.3) L'ENJEU DE LA CHUTE EN ESCALADE LIBRE

Le grimpeur, adepte de l'escalade "libre", entretient un tout autre rapport avec le vide dans lequel il n'hésite pas à s'aventurer.

"L'escalade en falaise... C'est vacances la falaise. C'est un peu le salon de thé. Il y a pas d'engagement" dit Gilles pour souligner que dans les pratiques d'escalade libre il n'y a pas de prise de risque. Francis précise pour sa part : "En falaise, l'équipement est en place, il est testé. Il est solide, on risque rien".

Pierre a passé beaucoup de temps à équiper des voies en falaise. Il ajoute à ce propos : "[Notre ambition], c'était d'équiper des belles voies... de faire le travail le plus proprement possible. Le cogiter pour qu'il n'y ait aucun... aucune prise pour le danger, le véritable danger, c'est-à-dire la chute au sol".

Philippe : "Tu vois, il y a une différence entre l'engagement et l'exposition. Une voie engagée, c'est quand les points sont loin. Tu peux prendre des méga-plombs [des chutes de grandes amplitudes]. Une voie exposée, c'est quand tu peux tomber par terre ; ça c'est interdit. Une voie engagée, d'accord, mais quand c'est exposé, c'est débile".

En escalade, le risque est matérialisé par la chute au sol. En tant que tel, il est refusé par les grimpeurs. Par contre, comme l'explique Jonathan : "Tu peux voler... bien sûr. Ça fait un peu peur parce que je vole pas souvent... mais j'ai déjà volé. C'est pas dangereux. Il n'y a aucun risque". Nicolas va plus loin : "Oui, en falaise, il faut voler, c'est nécessaire pour progresser. Si tu ne vole pas tu es bloqué dans ta progression. tu as peur et tu te limites techniquement".

Non seulement la chute est permise mais elle est perçue comme un passage obligé dans la trajectoire progressive du grimpeur.

Pour Stéphane, elle prend une dimension rituelle. Il décrit ce fait lorsqu'il explique pourquoi il a sauté dans le vide alors qu'il venait d'atteindre le haut d'une voie d'escalade. "A Claret, dit-il, c'est le jeu de l'engagement. C'est un peu une provocation... remettre un peu d'engagement. Par rapport à ça, dans "Faux Plafond" [nom de la voie dans laquelle il vient de sauter], le point est très loin. Tu te prends des vols quand tu es près de la chaîne [le point ultime de la voie] et ça c'est devenu un jeu, tu touches la chaîne et tu sautes. C'est devenu un truc pour faire partie du cercle des initiés. Après, il y a eu une déviation à d'autres voies".

Nous sommes, dans les pratiques de l'escalade libre, très éloignés des perceptions de la chute décrite par les alpinistes. Sur ce plan, ces deux activités s'opposent. En alpinisme il est nécessaire de coté le risque de chute tout en excluant son actualisation. En escalade, il est nécessaire de chuter en excluant le moindre risque (9). L'alpiniste frôle le vide, le grimpeur s'y jette.

Le grimpeur vole, tombe, saute, se jette et se lâche dans le vide. Il y puise les signes qui marquent son appartenance au groupe des grimpeurs en général, au groupe particulier des grimpeurs de Claret, dans le cas de Stéphane, ou encore au groupe des grimpeurs qui accepte la chute comme moyen de progression technique.

Selon Danièle Quinodoz (1994), il y trouve les plaisirs liés au vertige par lâchage. Au cours de son évolution psychique, l'individu se rend compte qu'il est séparé de l'objet de ses désirs. Cette extériorité peut développer chez lui l'angoisse d'être lâché par cet objet. Cette angoisse, par la suite peut s'actualiser et s'exprimer physiquement sous la forme du "vertige par lâchage" (Ibid. : 50). Dès lors que cette angoisse est dépassée, les individus peuvent se procurer des sensations de plaisir en s'accordant des "doses de lâchage par l'objet" (Ibid. : 133).

Pour les grimpeurs, la falaise serait la projection de l'objet désiré duquel ils se lâchent volontairement ; d'autant plus volontairement qu'ils savent maîtriser la chute pourvoyeuse de plaisir.

Ainsi, un des fondements des plaisirs de l'escalade résiderait dans ce jeu de proximité avec le vertige par

lâchage.

## 2.4) EFFUSION ET FUSION EN ESCALADE

Les plaisirs de l'escalade semblent se fonder également sur un deuxième type de vertige dans lequel un double rapport fusionnel est en jeu : une fusion avec le groupe et une fusion avec l'élément rocheux.

Les grimpeurs tentent, en effet, d'instituer des relations denses et riches avec leurs pairs. "Ce qui m'attire en falaise c'est l'ambiance... C'est le fait d'être avec des copains avec qui je m'entends bien... y a pas besoin de parler" dit Franck.

Pascal précise ainsi ces attentes : "Moi, mon rêve secret, c'était de pouvoir escalader en petit comité [...]. J'aurais bien aimé que ce soit une bande bien soudée avec des gens qui prennent partie..".

De la même façon, Hervé met en évidence le type de relation qu'il recherche dans la pratique de l'escalade : "Quand je suis arrivé à Montpellier, je ne connaissais pas les falaises. Je suis allé à Saint-Bauzille, mais j'ai pas aimé du tout. Il y avait plein de monde à brailler partout... à faire les cakes... mais il n'y avait pas une bonne ambiance. Moi je venais d'un coin où tout les grimpeurs se connaissaient, se téléphonaient une heure avant d'aller à la falaise et s'y retrouvaient en bande. Alors quand j'ai connu Claret, ça m'a tout de suite plu... parce qu'il y a un groupe de gens qui grimpent souvent ensemble et un esprit particulier... En fait, maintenant, je viens toujours ici".

Un deuxième axe fusionnel est revendiqué par les grimpeurs : la symbiose avec le rocher.

"En escalade, tu as un autre rapport au rocher [qu'en montagne]. Tu sens les formes, le grain, les moindres prises... Je sais pas moi, mais il y a un contact particulier avec le corps... une sorte de continuation de toi-même. Moi, par exemple, je peux grimper les yeux bandés et ressentir les placements et les équilibres du corps rien qu'en touchant les prises. Ça tu l'as pas en montagne !" explique Pascal.

Christian Laborde n'a pas d'expérience de la pratique de l'escalade. Pourtant, il met en évidence cet aspect fusionnel dans un de ses romans. "Patrick Edlinger dans Vertical. Vertige et quadrichromie. [...] Patrick Edlinger. Un homme couleur de roche, perméable et sec. Un très ancien lézard, respirant comme le granit. Un homme blanc, un poète muet renouant avec la pierre qui dort dans la peau. Un minéral. Patrick Edlinger" (Laborde C. 1987 : 158-159).

Cette relation corporelle avec le rocher est médiatisée par le geste, le mouvement et l'équilibre. Elle est une "recherche d'une fusion dans la nature-rocher par une escalade faite de sensualité, d'équilibre et de gestes édulcorés" (Corneloup J., 1993 : 112).

L'escalade est un jeu d'équilibre, "un art du geste et du mouvement parce que la fusion met le corps en jeu. "Mangeant peu, grimant énormément, le corps des grimpeurs, musclé sélectivement, épouse les aspérités de la roche, à la recherche du geste pur et instinctivement juste...[.] la gestualité du grimpeur nous rappelle le tempo de la danse où chaque mouvement est un jeu avec l'espace, dans un ballet vertical, rythmé par la mélodie efflorescente du rocher" (Ibid. : 114).

Les grimpeurs tentent de se fondre dans l'élément minéral qui constitue le support de leur gestualité. Ils jouent avec le fantasme, décrit par Danielle Quinodoz (1994 : 126), qui consiste à se perdre dans l'objet de leur désir (projeté dans le groupe ou le rocher) tout en sachant qu'ils contrôlent cette relation fusionnelle à l'objet. Le geste souple, le mouvement doux et ample, l'esthétique du corps nu chauffé au soleil, sont autant de signes de connivence avec la matière dans lequel le grimpeur se fond. Ce dernier joue avec le "vertige par fusion" pour s'octroyer les plaisirs de la différenciation à l'objet.

## CONCLUSION

Il semble donc, si nous analysons les discours des alpinistes et des grimpeurs, que les plaisirs qu'ils ressentent au cours de leurs pratiques ne s'érigent pas sur les mêmes rapports aux vertiges. L'alpinisme se fonderait sur un vertige par expansion et un vertige par attirance du vide alors que l'escalade libre ressortirait des vertiges par lâchage et par fusion.

Bien entendu, nous devons considérer que les discours recueillis en interrogeant les grimpeurs et les alpinistes à propos de leurs pratiques ne correspondent pas tout à fait ni à une réalité objective ni à une réalité statistique (10). Lorsqu'ils affirment que "la montagne, c'est dangereux" alors qu'"en falaise" il n'y aurait "aucun risque", nous sommes en présence de représentations. Elles sont plus ou moins congruentes avec ce qui, par ailleurs, pourrait être statistiquement dénombré. Cependant, c'est ce qui nous intéresse ici, elles nous permettent d'appréhender les significations socialement construites et partagées.

Il n'est, en effet, pas "réaliste" d'affirmer : "il n'y a aucun risque en escalade". Les grimpeurs savent bien que, par exemple, les falaises du Verdon et de Buoux ont été le théâtre d'accidents mortels. Ils savent de la même façon que d'innombrables accidents ont pour résultat des entorses, foulures et autres atteintes de l'appareil moteur. De plus, sont recensées, des pathologies spécifiques de la main, des pieds et des attaches

tendineuses chez les grimpeurs réguliers (Doyle J.-K., 1975 ;Pequignot J.-P., 1989).

Cependant, ce qui est mis en évidence au travers de ce déni du risque, c'est que ce dernier n'est pas constitutif (il n'est pas signifiant) de l'escalade libre alors que, nous l'avons remarqué, il est au fondement de l'alpinisme.

Cette approche psychanalytique des fondements du plaisir ressenti au cours de ces activités nous permet de répondre à une question : de quoi parle-t-on lorsqu'on parle d'escalade et d'alpinisme ? Errore ! Corollaire, elle permet de construire un objet de recherche, circonscrit autour de ces pratiques, fondé sur des données subjectives. En effet, à l'intérieur des discours des pratiquants (données subjectives), nous pouvons mettre en évidence des structures psychiques inconscientes (données objectivables) qui correspondent à certains types de relation à l'objet. Dès lors, nous pouvons proposer des définitions de l'alpinisme et de l'escalade qui tout en prenant en compte le discours des usagers (des acteurs) se réfèrent à des substrats psychiques dont ils n'ont pas conscience.

Je propose de considérer les pratiques qui articulent le corps et la verticalité comme participant de l'alpinisme lorsqu'elles se fondent sur des logiques d'affrontement (vertige par expansion) et de prise de risque (vertige par attirance du vide). Celles qui se fondent sur des rapports fusionnels aux rochers et au groupe (vertige par fusion) ainsi que sur les jeux de chutes dans le vide (vertige par lâchage) participent de l'escalade libre.

Dès lors, si nous acceptons l'hypothèse formulée ici et les définitions des pratiques fondées sur une approche psychanalytique (qui prennent en compte les types de plaisirs ressentis par proximité d'une forme de vertige) nous pouvons reconsidérer la question de la rupture qui s'est opérée entre les pratiques de l'alpinisme et de l'escalade libre dans les vingt dernières années. Il semble bien, en effet, qu'une rupture ait eu lieu entre ces deux pratiques mais qu'elle ne participe pas d'un processus global de sportivisation des activités physiques. Celle-ci est plus fondamentale puisque sont en cause les principes mêmes des plaisirs recherchés et perçus. L'escalade libre n'est pas la forme sportivée de l'alpinisme, elle est une forme spécifique de rapport du corps à la verticalité. Un processus de sportivisation (i-e institutionnalisation de la performance au travers de la compétition) traverse effectivement l'escalade libre comme il traverse l'alpinisme mais il n'est pas l'élément fondateur de la rupture et du processus d'autonomisation qui s'est opéré entre ces deux pratiques.

La rupture est consommée entre l'alpinisme et l'escalade libre, nous l'avons vu. Il reste à élucider les processus sociaux qui ont permis qu'une même activité, l'escalade, lorsqu'elle s'est affublée du qualificatif "libre", a pu à ce point s'autonomiser de son cadre de référence antérieur, la montagne.



### Notes :

(1) Pascal pratique ces deux activités depuis dix ans. Il affirme à ce propos : "Il y a eu une évolution énorme en dix ans. En fait au départ [l'escalade en falaise] c'était un entraînement, une préparation à la montagne. Maintenant, ce sont deux activités qui sont totalement différentes. Il y a beaucoup de grimpeurs qui n'ont jamais mis les pieds en montagne".

(2) Ibid. Plus exactement, aux "vicissitudes de la relation" des individus à l'objet (p.21) Le sens du mot objet doit être pris dans son acception psychanalytique. Danielle Quinodoz cite H. Segal à ce propos : "Je pense qu'un objet, au sens psychanalytique, c'est quelqu'un ou quelque chose qui a pour nous une signification émotionnelle. On en a besoin, il est aimé, haï ou redouté. [...]". Ibid. p. 22

(3) Cf. supra au chapitre consacré aux recensions d'ouvrages.

(4) Inversement, les formes de vertige renvoient à des pratiques physiques dans lesquelles s'actualisent, une fois l'angoisse dépassée par la maîtrise de la relation à l'objet, des sensations de plaisir.

(5) Ceci doit, bien entendu, être complexifié puisqu'une même activité peut être fondée sur plusieurs types de rapports au vertige. Nous le verrons pour l'alpinisme et l'escalade.

(6) Nous pouvons remarquer que l'affrontement est constitutif de l'alpinisme dès les premiers récits d'ascensions en montagne. Voir, par exemple, le récit de la première ascension du mont Canigou par Joseph Ribas (1977) dans lequel sont narrées les luttes de l'ascensionniste contre un dragon. Voir aussi les récits d'ascension du Mont Ventoux et des glaciers de Chamonix dans lesquels les "proto-alpinistes" (Pétrarque et Windham) durent outrepasser les interdits des autochtones pour arriver à leur fin. (outard Philippe, 1986)

(7) Formules qui ponctuent les discours des alpinistes pendant les entretiens.

(8) Jean Corneloup a bien montré l'enjeu de maîtrise de la situation au travers des processus d'acquisition des connaissances des lois de la montagne (Corneloup Jean, 1993).

(9) A ce sens, on peut dire que les pratiques de l'escalade ne participent pas de la logique ordalique décrite par David LEBRETON (1991).

(10) Il ne sont pas non plus totalement antagonistes, bien entendu.

### BIBLIOGRAPHIE

CAILLOIS R. (1967). Les jeux et les hommes, Paris, Gallimard

CORNELOUP J. (1993). Escalades et société. Contribution à l'analyse du système, du communicationnel et du social, Thèse de doctorat sous la direction de POCIELLO C., Université Paris XI Orsay

DEMAISON R. (1973). 342 heures dans les Grandes Jorasses, Paris, Flammarion

DOYLE J.-K. (1975). The finger flexor tendon sheath and pulley: anatomy and reconstruction, Symposium in tendon surgery in the hand, Saint-Louis, Mosby, 81-87

- DROYER J.-C. (1991). Naissance d'une pratique sportive autonome : l'escalade libre, Escalade, Acte du colloque E.N.S.A. , Joinville-le-Pont, Actio
- FRAGA L. (1983) La vie à un poil près, L'année montagne 1982-83, Paris, Editions ACLA, n°2, 89
- HOIBIAN O. (1995 a). De l'alpinisme à l'escalade Libre, l'invention d'un style ?, Revue S.T.A.P.S. , Février 1995, n° 36, 7-15
- HOIBIAN O. (1995 b). Le champ des pratiques sportives : espaces préservés ou forme d'expression des systèmes de domination ? L'éclairage du "monde de l'escalade", Entre tradition et modernité : le sport, Montpellier, 129-139
- JODELET D. (1991). Les Représentations sociales, Paris, P.U.F.
- JOUTARD P. (1986). L'invention du Mont-Blanc, Paris, Gallimard / Julliard
- LABORDE C. (1987). L'os de Dionysos, Paris, Editions Eché
- LE BRETON D. (1991). Passions du risque, Paris, Métailié
- MAFFESOLI M. (1985). La connaissance ordinaire, précis de sociologie compréhensive, Paris, Librairie des méridiens
- MOSCOVICI S. (1991). Réflexions à propos des représentations sportives, Anthropologie du sport, perspectives critiques, 131-136
- PEQUIGNOT J.P., DUVAL M.A., GIORDANO P. (1989). La main du grimpeur. Approche expérimentale et clinique, Pathologie tendineuse de la main, 174-183
- POCIELLO C. (1984). Sport et société. Approche socio-culturelle des pratiques, Paris, Vigot
- POCIELLO C. (1991). L'escalade dans le champ socioculturel, Acte du colloque E.N.S.A. , Escalade, 10-20
- QUINODOZ D. (1994). Le vertige, entre angoisse et plaisir, Paris, P.U.F.
- RIBAS J. (1977). Sentiers et randonnées des Pyrénées, Paris, Fayard
- SCHUTZ A. (1987). Le chercheur et le quotidien, Paris, Méridiens-Klincksieck

